

La littérature franco-ontarienne depuis 1996. Nouveaux enjeux esthétiques, Lucie Hotte et François Ouellet (dir.), Sudbury, *Prise de parole*, coll. « Agora », 2016, 280 p.

Thierry Bissonnette

Numéro 42, 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1042831ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1042831ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut franco-ontarien

ISSN

0708-1715 (imprimé)

1918-7505 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bissonnette, T. (2017). Compte rendu de [*La littérature franco-ontarienne depuis 1996. Nouveaux enjeux esthétiques*, Lucie Hotte et François Ouellet (dir.), Sudbury, *Prise de parole*, coll. « Agora », 2016, 280 p.] *Revue du Nouvel-Ontario*, (42), 175–179. <https://doi.org/10.7202/1042831ar>

La littérature franco-ontarienne depuis 1996. Nouveaux enjeux esthétiques

Lucie Hotte et François Ouellet (dir.), Sudbury, Prise de parole, coll. « Agora », 2016, 280 p.

THIERRY BISSONNETTE

Université Laurentienne

Exactement vingt ans après *La littérature franco-ontarienne : enjeux esthétiques*, Lucie Hotte et François Ouellet assument en quelque sorte leur propre relais en publiant un autre ouvrage collectif, lequel couvre la période écoulée depuis. Tout en proposant une lecture d'œuvres qui ont marqué ces deux décennies et en tâchant de détecter des courants, des lignes de force, on veut ici faire le point sur le statut et les perceptions de cette littérature.

Selon les auteurs, il était fréquent de constater, autour de 1996, que la littérature franco-ontarienne possédait un nombre plutôt négligeable de lecteurs et tendait à se développer en vase clos, alors même que des auteurs comme Patrice Desbiens et Daniel Poliquin délaissaient de plus en plus le filon identitaire, ce qui mena le premier, déménagé à Montréal, à revendiquer l'étiquette de poète apatride. Bref, l'exiguïté et la fragilité, pour parler à la manière de François Paré, battaient leur plein, leur vide, la sensation du néant agissant toujours comme un puissant moteur dialectique. Or, en 2016, on pourrait parler d'un certain renversement. Le corpus est désormais

savamment étudié, davantage reconnu, une tradition autonome est installée. L'existence institutionnelle de la littérature franco-ontarienne ne fait plus aucun doute.

Cet épanouissement ne va pas toutefois sans une part accrue de décentrement. Alors que les littératures hors-Québec ont tendu à se rapprocher (mandats élargis de Prise de parole et de la revue *Liaison*), des auteurs emblématiques (Desbiens, Dalpé, Haentjens) se sont de leur côté grandement intégrés au milieu littéraire québécois. D'autre part, on constate une difficulté à trouver une relève stable, bien ancrée, puisque les nouveaux auteurs et les parutions récentes demeurent largement dans l'ombre de leurs devanciers des années 1970-1980. Plutôt qu'une rareté réelle, il y aurait là une nécessité de bonifier le spectre de lecture, ce à quoi le présent livre entend justement se consacrer afin de faire progresser le dialogue : « [...] nous voulons accorder toute notre attention à des œuvres récentes ou à des œuvres 'fortes' qui nous semblent avoir été trop souvent négligées par la critique. Tel est en effet le critère discriminatoire de notre entreprise », écrivent les codirecteurs dans leur introduction¹.

Alors que des auteurs aguerris comme Andrée Lacelle, Évelyne Voldeng et Michel Dallaire sont pris en compte afin de combler un manque d'attention critique, la grande majorité des œuvres examinées se sont déployées après 1996, ce qui, pari audacieux, amène l'entreprise à une grande proximité de la vie littéraire la plus immédiate. Si, du côté de la dramaturgie récente, les chercheurs isolent sans peine les figures fortes de Patrick Leroux, Claude Guilmain et d'Anne-Marie White, ils rencontrent autour de la poésie un paradoxe qui rend leur travail d'autant plus lourd de responsabilité. En effet, « [l]a production

¹ Page 8.

poétique des vingt dernières années n'a pas l'éclat de celle des débuts, bien que ce soit dans ce registre littéraire que la relève soit la plus manifeste », croient-ils², déplorant que les Éric Charlebois, Gilles Lacombe et Sylvie Maria Filion, entre autres, soient relativement peu lus ou étudiés malgré de nombreux titres à leur actif. Si la chose semble en partie liée au déclin de la poésie identitaire à teneur collective, elle s'accompagne cependant d'une diversification des poétiques dont les lecteurs curieux peuvent se réjouir, mais qui peut réduire le rayonnement de la figure de l'auteur.

Tous genres confondus, Hotte et Ouellet en arrivent, par contre, au constat que l'impulsion créatrice a diminué, du côté littéraire, ce qui coïncide paradoxalement avec une augmentation de la quantité d'individus aptes à poser un regard critique compétent. On se retrouverait donc avec une situation inverse de celle observée auparavant, alors que la surabondance d'inspiration se doublait d'un manque quant aux canaux de réception. Sans être totalement pessimistes, ils se contentent de manifester un espoir accompagné d'incertitude quant à l'avenir, tout en croyant avoir fait des pas dans la bonne direction avec cet assemblage de lectures. Grâce à une saine complémentarité, voire une rétroaction entre la réflexion institutionnelle et la créativité en germe, ils souhaitent ainsi « que dans vingt ans, la littérature franco-ontarienne aura retrouvé la fertilité qui la caractérisait il y a encore une quinzaine d'années »³.

Malgré que ce point de vue soit fort documenté, il demeure hautement complexe de comparer aussi globalement les deux périodes, l'avant et l'après 1996, tout

² Page 12.

³ Page 20.

comme d'y distinguer ce qui est exclusivement un phénomène francophone et provincial. Est-ce que, sur un plan mondial, la figure de l'écrivain autant que la littérature elle-même n'ont pas vu leurs pouvoirs s'amoinrir dans les dernières années? S'agit-il d'un effet de balancier? Assistons-nous à une centralisation culturelle où la francophonie en général peine à conserver son ascendant? Ce n'est là qu'une partie des questions latérales qui surgissent après la consultation de l'ouvrage, lequel a, entre autres mérites, celui de donner une plateforme pour discuter du contemporain concernant les lettres franco-ontariennes.

Divisé en trois grandes sections (Poétiques, Écritures et Thématiques), le collectif, comme son titre l'indique, entend dégager de nouveaux enjeux esthétiques. Dans la presque totalité des textes, on passe pour ce faire par l'examen d'un auteur en particulier, ce dont résulte une riche mosaïque. Seule fait exception à cette méthode la contribution de Louis Bélanger, « Une esthétique du décalage en poésie franco-ontarienne contemporaine », où on part de trois œuvres plutôt qu'une, afin de comprendre le mélange des registres ainsi qu'une certaine désacralisation de la chose poétique.

Parmi les contributions les plus originales, celle de Lucie Hotte nous fait découvrir la romancière Martine Delvaux d'un point de vue ontarien. Bien qu'elle ait surtout publié au Québec, Delvaux a passé une partie de son enfance à Limoges puis dans la banlieue d'Ottawa, ce dont elle se rappelle plutôt négativement dans *Rose amer*. Tout comme avec l'œuvre de l'Argentin d'origine Daniel Castillo Durante, lue par Julie Delorme sous l'angle symbolique du feu, cela produit des cadres de lecture inhabituels et stimulants.

Spécialiste entre autres des écrivains méconnus ou oubliés, François Ouellet s'attarde à l'intrigante Évelyne Voldeng, née en Bretagne puis installée à Ottawa, ainsi qu'à son roman *Moi Ève Sophie Marie*. Habité par la poésie (genre aussi abondamment pratiqué par l'auteure), truffé d'intertextualité, ce récit est décrit comme une plongée dans la déconstruction identitaire, où les discours autobiographique et féministe s'entremêlent, jusqu'à établir une tension vers une identité à venir. Si, pour l'héroïne, cela se réalise dans cette terre de réconciliation qu'est San Francisco, on a l'impression qu'un tel travail est encore à l'ordre du jour pour la littérature franco-ontarienne, déchirée entre son existence avérée et ses nécessaires métamorphoses.